

L'ART MUSICAL ET LE PUBLIC

Le goût du public est formé par les habitudes que lui font contracter les institutions. Quand celles-ci sont peu intéressantes, il arrive que des citoyens protestent au nom de l'art, et il se forme dans toute cité « centre d'art » toute une série de petits clans dont chacun discute, à sa manière, le mauvais goût de ces institutions. Ces petits clans ont du bon. Au milieu des traditions de style suspect, ils maintiennent le respect de ce qui fut, ou du moins de ce qui aurait dû être ; ils sont conservateurs d'un passé réel ou illusoire, ou encore annonceurs d'un avenir possible. Le malheur est qu'ils ne s'entendent pas entre eux et n'ont, par conséquent, aucune action directe sur le développement artistique du peuple. C'est qu'ils ne sont eux-mêmes pas préparés à leur mission. Ils n'ont pas reçu l'éducation qui leur convient, l'éducation des clans. Je m'explique :

Le progrès artistique dépend de l'éducation et chaque personnalité, chaque groupe d'individualités, chaque association de groupements a besoin d'une éducation spéciale. Chacun de nous est un écho de son entourage, chaque action artistique est un produit de l'esprit ambiant. Sans doute, seul le génie apporte-t-il le progrès ! Mais il est l'apanage d'un seul et il a besoin, pour influencer rapidement sur le progrès de tous, d'être soutenu par un groupement d'artistes de talent. Ceux-ci n'auront d'action efficace sur le public que lorsqu'ils auront consenti à se laisser éduquer par les personnalités les plus fortes. Si chacun de nos artistes, si chaque association d'artistes considérait les traditions artistiques comme un précieux héritage qu'il s'agit de transmettre aux jeunes *en meilleur état*, et non détérioré par l'usage, le progrès artistique ne serait pas un vain mot. Quelle que soit la divergence d'opinions des individus talentés, il s'agit, pour développer le goût du public, que ces individus se groupent pour protester contre tout ce qui peut corrompre la mentalité courante. Une fois les habitudes funestes supprimées, il sera temps de discuter sur le choix à faire entre des habitudes nouvelles de formes différentes. Avant tout, il faut ancrer en l'esprit du public le mépris du laid et lui communiquer le désir de perfectionnement.

C'est sur le *sentiment* qu'il convient d'agir, non sur le savoir. Instruire est peu de chose, éduquer, c'est tout. Le premier pas vers la régénération est accompli dès que l'on se sent tourmenté par le désir de détruire les mauvaises habitudes faisant obstacle au progrès. Mais, évidemment, il ne faut pas se borner à pouvoir détruire et à

savoir imaginer. Il faut aussi savoir recréer. Et c'est alors seulement qu'intervient l'instruction. Il me semble que malheureusement l'instruction — un peu partout — prime l'éducation. L'école cherche à procurer des connaissances et non à créer des opinions. Et lorsque quelque individualité crée un mouvement d'opinion, il est rare que celui-ci soit d'un intérêt général. N'est-il pas indispensable que les artistes désireux du progrès du pays, au lieu de faire fulgurer des « principes d'art-fusées », cherchent à fixer des « opinions-drapeaux », à établir des « lois esthétiques-fondations » et à répandre dans le public des « idées de beau-semences » ? Et pour cela il faut des sacrifices momentanés d'opinions particulières, car le goût du public ne se forme que lentement. Mais dès que des opinions générales sont devenues habituelles, la cause est gagnée et il est temps alors de songer à proposer au public des nuances que, d'emblée, il n'aurait pas su apprécier, faute de point de départ, faute de conviction première.

Un très grand nombre d'amateurs de musique manquent de nouveauté. Ils vont au concert, non pour ressentir des émotions musicales, mais pour analyser les procédés musicaux et pour s'accorder la satisfaction de les critiquer d'une façon personnelle. Au lieu de suivre leur tempérament, ils écoutent leur raison. Au lieu de se livrer, ils se contractent. Au lieu de dire : « J'aime » ou « Je n'aime pas », chacun d'eux pose à son jugement une question à la Thomas Diafoirus : « Aimerai-je, papa ? » Et, pourtant, une œuvre musicale n'est pas une thèse scientifique que l'on peut relire à loisir et froidement analyser. La musique agit sur l'organisme tout entier, telle une force magique qui supprime l'entendement et s'empare irrésistiblement de l'être. Vouloir analyser cette force, c'est en tuer l'essence même. Chaque public est composé d'analystes en même temps que de réceptifs. Et la majeure partie des réceptifs sont paralysés par une sorte de pudeur instinctive que des traditions séculaires d'empire sur soi-même, de contrôle personnel et de retenue physique ont créée en eux, leur constituant sans doute une force morale supérieure, mais les empêchant d'être tout naïvement artistes et de révéler les impressions profondes communiquées à l'être entier par les effluves divins de la musique.

C'est cette pudeur qui incite tant de gens à préférer les exécutions

figées des œuvres de Beethoven et de Bach à des interprétations plus libres leur conservant la vie sensorielle et leur restituant les tressaillements originels de l'âme individuelle. C'est cette pudeur encore qui leur fait réserver leurs suffrages aux manifestations de pure virtuosité, car, en appréciant publiquement celles-ci, ils ne compromettent pas leur moi « impléteur » et satisfont au caractère scientifique qui est celui de toute race appréciant avant tout dans la musique les qualités d'ordre et de style.

Mais encore cette pudeur des sentiments est-elle d'une noble essence et de nature à servir de contre-poids aux exagérations de nuances, aux recherches d'effets extérieurs, aux appétits de pathétisme qui compromettent la cause de la musique auprès de tant d'esprits supérieurement ordonnés. Restent les *snobs*, qui ne témoignent d'aucune sorte de pudeur, qui étalent en puérils et tapageurs bavardages leur nullité bouffie, qui disent être émus quand ils ne le sont pas, qui font semblant de détester ce qui, en réalité, ne saurait exister pour eux, et qui, tout en prétendant honorer l'art musical, ne font pas autre chose que de cultiver l'art du mensonge.

Il doit exister entre la musique et le public une collaboration intime. Que les sons frappent au cœur des gens sans pouvoir y pénétrer, c'est là une question de manque de tempérament. Mais que, par désir de paraître sensibles, les cœurs fassent semblant de s'ouvrir à leur bienfaisante influence, c'est là de l'hypocrisie ! Le snobisme,

tout en ayant l'air de favoriser le progrès, ne fait qu'établir des malentendus, que d'infliger aux gens intelligents et sincères de véritables agacements et que d'enrayer le naturel développement de l'art. Il substitue l'artifice à la réalité, il oppose l'imitation à la nature, il remplace la saveur authentique du goût par l'apparence de l'élégance et de l'enthousiasme.

Mais, en dehors des analystes, des scientifiques, des pudiques et des snobs, il existe encore de nombreux individus sensibles, sincères, chercheurs d'idéal, fervents de l'art et amants du progrès. Leur influence est-elle suffisante pour servir à développer le sentiment artistique du peuple, pour orienter son jugement, faire fleurir ses facultés créatrices et pour épurer le style de ses interprétations ? Certainement, s'ils savent s'unir pour protester contre les mauvaises habitudes acquises, pour forcer les snobs à réprimer leurs intempestives ardeurs, les pudiques à ne pas craindre de révéler leurs vrais états d'âme, les analystes à concilier les exigences du style avec celles de tempéraments... Mais l'essentiel est qu'au lieu de jouir égoïstement de la musique, ils s'appliquent à en répandre le goût dans tous les milieux sociaux, dans la famille comme à l'école, se souvenant de ce mot fameux de Spencer : « Une éducation rationnelle et expérimentale entreprise sur les bancs de l'école peut, en quarante ans, changer complètement la mentalité artistique d'un peuple. »

E. JAKES-DALCROZE.